

uni

Les révolutionnaires sont finalement devenus les plus arriérés de tous les Occidentaux sans cesser d'être les plus perturbateurs.
Auguste Comte

Rédacteur :
Paul-Eugène Rochat
7, ch. de Grande-Rive
Lausanne

Administration :
Jean-Philippe Chenaux
av. Edouard-Rod
Lausanne

action

abonnement annuel : Fr. 3.— Mensuel CCP. II 224 94 Lausanne

LES TERMITES

La « Tribune de Lausanne » du 20. 61 consacre une page entière au *sâtre populaire romand (TPR)* où il affirme sans rire qu'il s'agit d'une *pe* sans moyens financiers, sans (ui.) *Sans blague !!! Deux arti-* s, deux auteurs : MM. Yves Velan et in-Louis Rebetez. C'est devenu une *bitude* : chaque fois que la « Tribu- » parle d'art, elle donne la parole ou *es progressistes ou à des cryptos ou* *deux à la fois, voire, comme dans* cas, à un homme qui se voulut le *oricien du « réalisme populaire »* sein du POP.
dem, mardi 21. XI. 61. La « Tribune » *fort satisfaite du Goncourt de cette* ée : Jean Cau, ancien secrétaire de *tre, rédacteur à l'« Express ».* « Cet- année, il n'y aura pas de scandale *ngcourt ».* En effet, on ne voit pas ce *pourrait faire revenir le jury sur* décision. Jean Cau... c'est un hom- *de gauche, il a toujours vécu à* che ».
l' *Mors, évidemment... tandis que l'an* sé, Vintila Horia avait été, lui, vic- *e d'un coup bas des communistes.*
la « Tribune » de conclure : « Ainsi,

d'un coup de barre à bâbord, l'acadé- mie retrouve-t-elle l'orientation qui est, chez elle, traditionnelle ». *En effet, un malentendu avait poussé une fois l'Académie Goncourt à couronner un auteur pour son talent, sans s'assurer qu'il fût un homme de gauche. Main- tenant, que les beaux esprits se rassu- rent ! Tout est rentré dans l'ordre, le prix a été attribué à un « bien-pensant ».*
« Et ne mélangeons pas l'art et la politique », comme dira la même « Tri- bune de Lausanne » lorsqu'il s'agira de *mettre un frein au « monopolisme cul- turel » du communo-progressisme.*
Le mélange n'est licite bien entendu *que pour couronner la gauche pro- gressiste.*
Les cocos qui ont réussi à s'infiltrer *dans notre grande presse se livrent à un scandaleux bourrage de crâne, bé- néficiant de la réputation d'objectivité que ces quotidiens avaient autrefois.* Bon nombre de fidèles lecteurs de ces *journaux sont indignés. Mais s'ils ne manifestent pas leur dégoût* — notam- ment en écrivant aux rédactions — *les cryptos de la presse quotidienne pour- ront continuer à pourrir l'opinion en toute quiétude. Jusqu'au jour où il sera trop tard.*
UNIAC

de l'UNEF. Or, précisément, l'Unef a cessé depuis sa politisation, de repré- senter *tous les étudiants français.*
Les positions qu'elle prend publi- quement engageant tous ceux qui en font partie, l'inscription « au syndicat » ne peut évidemment pas être obliga- toire. Résultat : l'UNEF est devenu un groupe de pression d'extrême-gauche et ne représente qu'une fraction des étudiants. Bien entendu, lorsque les communistes tiennent une AG (Lyon, Grenoble, Strasbourg), ils en profitent souvent d'une façon parfaitement scandaleuse. Ainsi, en 1960, à Lille (où l'AG était fortement teintée de progressisme), un grand nombre d'étu- diants refusèrent de s'inscrire à l'AG puisque l'inscription équiva- lait presque à l'acquisition d'une carte de parti. Dès lors, les cocos déci- dèrent d'interdire l'accès du restau- rant universitaire aux étudiants non- membres de l'AG. L'un des pontes de celle-ci déclara froidement : « *Nous tiendrons les étudiants par le ventre* ». En effet, l'alternative était claire : approuver par son inscription, une politique dont on devine le sens ou... ceinture !
On voit, par cet exemple, où nos cocos lausannois veulent en venir avec leur « véritable syndicalisme étu- diant ».

DEUX BONS POINTS

Le premier revient incontestable- ment à Malte Giovanoli pour son édi- tial dans le numéro de novembre de l'V. U. Répondant à ceux qui repro- chent à l'AGE de ne pas « prendre de positions politiques », il fait remar- quer que la dite AGE serait bien en *me « de justifier des prises de posi- tions politiques »* puisqu'elle « repré- sente tous les étudiants sans distinc- tions de leurs appartenances politi- ques respectives. »

C'est le bon sens même. Les mem- bres de l'AGE n'ont pas été élus pour leurs opinions politiques mais en ver- tu de leurs aptitudes à remplir une tâche purement corporative. C'est donc à cette tâche seule que doit se consacrer l'AGE. Pour « prendre des positions », il faudrait élire les délé- gués sur... un programme politique, ce qui serait une bouffonnerie. Dans son dernier bulletin, le MDE proclame qu'il faut suivre le mauvais exemple

Nous ne pouvons que regretter que J.-L. Perret (Président de l'AGECITE) ait écrit dans le même No des VU que l'AGE devrait cesser d'être corporative pour devenir un groupe de pression syndical. Nous ne doutons ni de sa sincérité, ni de sa bonne volonté ; mais qu'il le veuille ou non, c'est là la thèse MDEiste (ou communiste, ce qui revient d'ailleurs exactement au même). Cette transformation ne pour- rait se faire qu'au détriment des acti- vités corporatives de l'AGE (loge-
(Suite page 3)



A Lausanne comme ailleurs, la personne qui peut louer une chambre a le choix entre deux vaches à traire : le travailleur étranger et l'étudiant. L'un et l'autre en effet ne peuvent se passer d'un toit et sont désarmés devant le bailleur qui, d'une âme ingénue, calcule le prix de sous-location de manière à couvrir le montant de son propre loyer et à se gratifier d'un juste profit, quelques hurlements que poussent les victimes. Le Suisse dans l'histoire a le dernier mot (comme l'après-dit l'immortel Oracle des vrais Républicains).

Il y a deux ans, on trouvait encore assez facilement des chambres à 70 ou à 80 francs par mois. Cet heureux temps n'est plus : déjà on voit apparaître, en attendant mieux, des chambres à 150 francs. Pour un budget d'étudiant, c'est prohibitif. Devrions-nous en désespoir de cause, nous réfugier dans les maisons closes ou dans les foyers de l'Armée du Salut ?

Pour remédier à cet état de choses, on n'a guère fait que des discours, des tombolas ou des manifestes. Certains pensent à une Cité Universitaire (solutions de la France ou des Etats scandinaves, en particulier). Mais une remarque condamne, semble-t-il, le projet d'une Cité : si l'on admet que la question du logement des étudiants n'aura pour solution que celle que l'on donnera au problème d'ensemble dont elle est un élément, il suit que cette solution partielle serait impropre à longue échéance. Aussi bien le problè-

me du logement intéresse-t-il toutes les classes de la population. De plus, l'expérience fait voir que rarement les habitations destinées à une catégorie déterminée sont occupées finalement par ceux mêmes pour qui elles ont été construites. Qui prétendrait que les HLM sont habitées par ceux à qui elles devraient revenir de droit et en première urgence.

D'ailleurs, dans une cité réservée aux étudiants, ces derniers s'enfermeraient vite dans un isolement qui leur ferait perdre le contact avec ce qui se passe ailleurs. On leur reproche assez fréquemment déjà d'être coupés, par le fait de leurs études, de toute connaissance de la réalité sociale !

C'est à l'Etat qu'il appartient de prendre les initiatives d'ensemble pour remédier à la crise du logement. Crise dont les causes sont connues : cherté du terrain, coût de la construction, manque de main-d'œuvre. Or l'Etat semble atteint d'une impuissance congénitale à entreprendre quoi que ce soit : non certes faute de voir la réalité, mais parce que les moyens nécessaires lui font défaut lorsqu'il veut les chercher dans son propre appareil.

A quand la constitution d'une commission du logement groupant les représentants des milieux économiques et des syndicats, pour l'étude d'un problème et la mise en œuvre de solutions que l'Etat n'a pas la compétence de traiter seul et en exclusivité !

J.-P. M.

LE REPOS DU GUERRIER

(Suite et fin de la page 4)

cure : il est amoral. Mérite et démerite n'entrent pas en ligne de compte. Question de tempérament.

Au fond, le « Repos du Guerrier » consiste en une psychologie égocentrique. Christiane Rochefort n'exprime que son moi, et son moi gravite autour de son ventre. Le héros du roman n'est pas décrit tel qu'il est, mais plutôt tel que le sent l'héroïne (on soupçonne ici la confession). Il est trop beau pour être vrai : cet aboulique, alcoolique au dernier degré, est pour sa maîtresse un enfant, un tyran, un démon, un génie. Tout sauf ce qu'il est et toujours quelque chose par rapport à elle.

Au vrai, c'est la femme qui remplit le roman. Que dis-je, elle l'emplit ! Elle en déborde : on ne voit qu'elle. C'est l'histoire des atteintes à la chair d'une femme : voilà le centre du récit.

C'est par là même d'ailleurs qu'elle atteint l'équilibre : si elle ne se désunit pas, c'est que le seul ventre main-

tient ensemble les morceaux de sa personnalité.

Il suit, ce qui est paradoxal, qu'il n'y a pas plus conservateur que cette héroïne d'apparence échevelée. L'Amazone est une Pénélope. Une fois instruite qu'elle ne vit que par l'instinct, elle s'installe dans le premier des instincts : posséder, conserver : c'est le mariage, la maternité. Leçon qu'on n'attendait pas du livre : les femmes ne sont point faites pour être livrées à l'aventure.

Le « Repos du Guerrier » est un livre qui agite des problèmes, encore que ce soit pas son but : c'est un livre des sens, non d'idées. Il n'en acquiert que plus d'intérêt : au milieu de l'hypocrisie générale (et féminine, Dieu sait !), c'est faire œuvre de salubrité que d'avouer qu'on a les entrailles enragées.

Jean-Pierre Moser

Nous rappelons qu'« Uniac » est toujours en vente chez Mme Liniger, magasin de tabacs, av. de Cour 17 (près EPUL, direction av. de la Harpe). Pour nos 3 premiers numéros, nous avions mis à l'EPUL une pancarte annonçant la vente d'UNI-ACTION. Chaque fois, elle a été arrachée. Par des partisans de la liberté d'expression, sans doute. Quand on est démocrate populaire, n'est-ce pas...

Le hasard m'a fait surprendre, le 7 novembre au soir, une émission radiophonique diffusée sur ondes courtes. Les animateurs de ladite émission avaient été de joyeux plaisantins en de philosophie scientifique et historique. L'un d'entre eux, en effet, affirmait, en riant, que la bombe H. avait été créée pour la paix, pour la liberté, voire pour la prospérité, mais ne tarda pas à terminer avec réalisme que les explosifs claires n'avaient pas été accumulés dans des entrepôts pour n'être jamais utilisés... L'autre, soucieux de paraître aussi spirituel, sinon plus, que son interlocuteur, fit des efforts surhumains pour trouver une interprétation originale de l'histoire du XXe siècle. Sa cogitation douloureuse ne s'avéra pas vaine. Elle permit de découvrir que, grâce à la révolution russe, « les femmes avaient été libérées du joug qui pesait sur elles, la valeur humaine reconnue... Les femmes enfin placées sur un pied d'égalité avec les hommes ont le droit de participer librement à l'intense vie politique. Elles ont le droit de vivre enfin une vie « saine et virile », sur les chantiers, dans les usines, sans souffrir plus des égards de leur sexe... Et toi, valeur humaine, tu n'as été déifiée ! On répand chaque jour ton autel des libations de tortures, de vages de cerveau, de condamnations aux travaux forcés !... L'enthousiasme m'égaré ! Il me fait oublier une trouvaille de notre historien : « On a vu les paysans se grouper spontanément dans les kholkozés ! » Quelle puissante évocatrice renferme cette phrase ! Elle fait surgir devant nos yeux ces dizaines de milliers de paysans s'offrant généreusement pour fonder des kholkozés et se dévouer à la collectivité...

J'ai appris brusquement qu'il s'agit de discours prononcés par les « chiens » Kroutchev et Maurice Thorez à l'occasion de l'anniversaire de la révolution d'octobre... Mais rassurez-vous, ces deux hommes ne sont pas les seuls victimes de la passion de l'interdiction. Le « Tribune de Lausanne » est exclue, elle aussi, qui veut accéder dans son numéro du 6 novembre, à l'occasion de la liberté de pensée en URSS, à la suite de la déstalinisation. Elle se voit, pour étayer sa thèse, des rassemblés quotidiens de Moscovites ou de Parisiens, qui discutent publiquement des mérites du gouvernement, les approuvant ou les condamnant. L'image du bon paysan soviétique en train de papoter sa déchéance de Staline, sous l'œil attentif de Krouchtchev, me fait songer à la phrase d'Alcibiade à ceux qui le menaçaient d'avoir mutilé son chien : « Si vous que les Athéniens s'occuperont de mon chien, ils ne diront rien de pis sur moi ». SUZETTE MONTELLA

ent, travail, entraide, polycopiés... c...) qui posent déjà des problèmes effrayants par le nombre et l'ampleur pour occuper les délégués. Sans compter que l'AGE n'est efficace que pour autant que les étudiants qui la imposent se tiennent les coudes. En introduisant la politique, on y introduit un facteur de division qui ne pourrait qu'entraver ses activités syndicales.

D'autre part, dans son article, J.-L. Perret donne le terme de syndicat comme équivalant à groupe de pression politique. L'AGE, pense-t-il, ne doit plus se contenter de défendre les intérêts des seuls étudiants. Or, le Proudhon dit : *On appelle syndicat tout groupement formé pour la défense d'intérêts communs à ses adhérents*. Donc, l'AGE est DÉJÀ un syndicat ! Ce que veut le MDE, c'est en faire un syndicat de style khrouchtchevien, c'est-à-dire un instrument de propagande. Dans son numéro de novembre, la rédaction des V. U. demande aux étudiants leur avis. Nous suggérons aux étudiants nationaux de répondre à cette aimable invitation. Pour l'opposition à la politisation, le moment est venu de se manifester. C'est maintenant ou jamais.

Quant au second point, nous le démontrons bien volontiers à notre vieil ami Roland Jaccard, membre du MDE et dit dant les milieux étudiants : « le benêt rouge ». Il nous a accusés de pires méfaits dans le « Peuple » ; est donc insoupçonnable de « complicité » avec « Uniac ». Nous n'en sommes que plus à l'aise pour le féliciter de son article, écrit à Vienne et paru dans le « Peuple » du 24 octobre 1951. Il y constate qu'à Vienne : « *Les plus humbles, les plus pauvres sont souvent les plus farouches anti-communistes.* » Encore quelques découvertes du même genre et R. Jaccard, dant ses préjugés, aura fait son opération politique. Dommage qu'il attribue ce dégoût des Viennois à la « propagande et à la peur » au lieu d'en chercher la véritable explication. Elle est pourtant simple : le quart de la ville encerclée par l'occupation rouge a connu pendant plus de dix ans les suaves délices de la « démocratie réelle ». Les Viennois, surtout les humbles objets du mépris des potentats communistes ne veulent plus entendre parler d'un régime qu'ils connaissent par expérience.

Signalons pour terminer que R. J., membre du MDE, est actuellement correspondant particulier à Vienne de la « Feuille d'Avis de Lausanne ». Maintenant que nous savons dans quel clan politique la « Feuille » va chercher ses rédacteurs, nous nous

Moscou - Lausanne via Prague :

Un « forum de la jeunesse » à la Sallaz

M. Roger Nordmann avait fort bien agencé son spectacle, mardi dernier. J'ignore encore les réactions « officielles » suscitées par son inénarrable FORUM auquel il avait convié les auditeurs de Sottens. Ce que nous souhaitons, toutefois, ce sont de promptes et vigoureuses réactions (pourvu qu'on frappe à la bonne porte !).

Le FORUM en question avait pour thème « LES ÉTUDIANTS ET LA POLITIQUE », et les participants n'étaient autres que Bruttin, Contat, Glardon, Guisan, Henry, Pavillon et Thévoz.

Première constatation : cela faisait très exactement QUATRE COMMUNISTES ET UN PROGRESSISTE SUR SEPT INTERLOCUTEURS. Quant au présentateur, son manque de « tact » et son peu d'objectivité étaient loin d'en faire un arbitre... Rappelons que Thévoz s'est fait un nom dans l'activisme popiste et que ses petits copains Pavillon, Contat et Henry sont parmi les membres les plus « engagés » du MDE (les « durs », en quelque sorte).

On parla donc de l'Algérie, du colonialisme, de la torture (celle pratiquée par l'Armée française, n'allez surtout pas confondre). On fit l'éloge de l'UNEF, cette grande sœur promotrice du seul syndicalisme étudiant « valable » (et dire que la faune de l'UNEF est mise en minorité un peu partout par nos camarades

français, à Nice récemment). Citons encore, pour la beauté de la chose, cette lamentation du tovaritch Pavillon : « LA DÉMOCRATIE NOUS ÉCHAPPE » ! ? ! ?

Mais bornons-nous ici à attirer l'attention des organisateurs de cette émission sur les points suivants :

EST-IL VRAI que Bernard Henry, communiste notoire, est allé récemment à Prague salir notre pays sur les ondes tchéques ? Est-il vrai que Bernard Henry a eu l'audace de présenter la population suisse comme résolument hostile à ses autorités et opprimée par un gouvernement atteint de mégalomanie militariste ?

SUR QUELS CRITÈRES s'est-on fondé pour choisir ces étudiants et quel est l'auteur (ou les auteurs) de ce choix ?

SAIT-ON QUE le MDE vient d'adhérer à la « Fédération mondiale de la jeunesse démocratique », dont le siège est à Budapest ? Sait-on enfin que la section yougoslave de cette organisation communiste a été « excommuniée » par Moscou après la rupture Tito-Staline ?

Si nous nous permettons de poser ces quelques questions, c'est dans le seul espoir d'attirer l'attention des autorités sur la situation qui règne à l'université depuis la fondation du MDE, et de détruire le mythe de la représentativité de cette SECTION DE LA FMJD.

Jean-Philippe Chenux

Le torchon brûle-t-il au MDE ?

Le MDE a demandé son admission à la Fédération Mondiale de la Jeunesse Démocratique (FMJD). Cette organisation internationale du communisme, entièrement soumise au Kremlin, eut d'abord son siège à Paris puis, expulsée par le gouvernement français (en 1951), elle s'est installée à... Budapest. Pendant le soulèvement de 1956, elle se réfugia prudemment à Prague, protégée par les baïonnettes russes. Puis, la révolte ayant été noyée dans le sang, elle revint chez M. Kadar. On attend avec impatience les intéressantes « prises de positions » auxquelles ne manqueront pas de se livrer les prétendus « chrétiens progressistes » du MDE maintenant que celui-ci a ouvertement rejoint le communisme international.

expliquons mieux l'allure inquiétante que prend parfois ce qui fut, il y a peu de temps encore, le « journal des familles ».

PER

La VO du 23 novembre publie un communiqué rectificatif du MDE de Genève. Celui-ci se plaint de ce qu'une « campagne calomnieuse » ait annoncé son adhésion à la FMJD et de démentir notamment le... bulletin du MDE de Lausanne. Enfin, il invite ses « détracteurs » à se renseigner à « meilleure source ».

Nous pouvons donc en conclure que le MDE de Genève considère que le bulletin du MDE de Lausanne est une mauvaise source et estime — puisqu'il se prétend calomnié — qu'il est déshonorant d'adhérer à la FMJD.

Tout cela n'est pas très gentil pour le MDE de Lausanne qui a officiellement fait connaître (Bulletin du MDE, page 41) l'adhésion du MDE de Genève et Lausanne à la FMJD communiste.

IMPRIMERIE DU GOLF - ÉPALINGES

LA VERTU ESSENTIELLE

Un illustre défenseur du communisme le voyait comme « une Foi » qui était « appelée à modeler à son tour l'humanité pour une longue durée de son histoire ». Le communiste est donc un homme nouveau. Dans les pays du « camp socialiste », il représente, si l'on peut dire, le type courant, actuel. Chez nous, qui n'avons point le bonheur de connaître les délices du collectivisme intégral — qui comportent par exemple la vie à plusieurs ménages dans un même appartement — le communiste, c'est l'homme de demain. Il est un acompte, un échantillon, quelque chose comme le cheval que la nature ferait surgir au milieu des derniers plésiosaures.

Cet échantillon de l'humanité future, nous pouvons l'observer. Quelle est sa caractéristique profonde, qui le différencie essentiellement de nous autres fossiles ? Eh bien ! ce n'est pas le fait de professer les idées marxistes, mais plutôt de suivre avec docilité des maîtres successifs, et tous infaillibles quand bien même ils se contredisent les uns les autres.

Ainsi, tout d'abord, nos communistes emboîtent le pas à Lénine. Ce dernier étant mort, Léon Davidovitch Bronstein (dit Trotski) devint oracle à son tour. Mais pas pour longtemps, car il se fit supplanter par Staline. Après avoir été la vérité, le trotskisme tomba au rang d'hérésie, ce qui valut à ses adeptes le sort le plus fâcheux. Le règne de Staline exigea des communistes une extrême virtuosité. Il fallut, après avoir salué les vieux compagnons de Lénine comme des héros de la Révolution, professer soudain qu'ils n'avaient jamais été que d'ignobles réactionnaires et que, sans la vigilance de Staline, ils auraient compromis à tout jamais la cause sacrée des travailleurs.

L'Union soviétique était le seul ennemi véritable et constant du fascisme, surtout de l'Allemagne hitlérienne avec laquelle les pays capitalistes s'abaissaient à pactiser. Mais voici que, dans la nuit du 23 au 24 août 1939, Staline concluait avec le Reich nazi un pacte de non-agression qui lui rap-

portait, en attendant mieux, les pays baltes et la moitié de la Pologne. Et le « père des peuples » se faisait photographe, serrant la main à Ribbentrop ; il buvait à la santé d'Hitler.

C'est là que nos communistes furent magnifiques. Ils hésitèrent bien un instant. Ils ont beau être crédules, parfois, certaines choses leur coupent le souffle. Mais, de Moscou, arriva la bonne parole, et les choristes, un moment déroutés, attaquèrent le couplet : « Il a raison, il aura raison ! ». Quoi ! vous prétendez qu'il se contredit, qu'il encourage l'agresseur, qu'il songe à des annexions ? Mensonges, inventions, balivernes ! Il est incapable d'une tromperie, vous ne le connaissez pas. C'est à lui que l'Histoire assigne de guider les hommes vers la paix et le bien-être. Le bonheur des autres, il ne pense qu'à ça !

On vit Staline qui gagna la guerre, sur ses ennemis mais plus encore sur ses alliés. Son soixante-dixième anniversaire déclencha des enthousiasmes mystiques. Nos communistes n'avaient pas assez de souffle pour clamer leur ferveur. Staline était le premier paysan, le premier ouvrier, le premier savant, le premier soldat ; il était le soleil, il était tout. Quelle gloire d'être son contemporain ! Quatre ans plus tard, il mourut. Il fallait se passer de lui ; comment vivrait-on désormais ?

Un proverbe russe dit que les fourmis grignotent le cadavre du lion. Avec stupeur, nos communistes apprirent que leur dictateur philanthrope était un monstre qui terrorisait ses collaborateurs : l'un d'eux affirma qu'il dirigeait les opérations militaires en se servant d'une mappemonde d'écolier. Il ne comprenait rien au marxisme, donnait dans les déviations doctrinales les plus grossières, organisait à son profit le « culte de la personnalité » !

Les cocos embouchèrent les trompettes de la malédiction. L'idole vacilla sur son socle et s'effondra dans un grand fracas. Le principal collaborateur de Staline, Laurent Béria, ministre de l'Intérieur, et chef tout-puissant de la police, avoua qu'il trahissait la

révolution depuis 1917, au profit d'impérialistes. Les virtuoses de la trahison, passés, présents, futurs, se voyaient enfoncés. Du coup, la naïveté, l'aveuglement de Staline apparaissent comme illimités. Béria se voit privé de l'immortalité, laquelle consiste en une notice biographique dans l'Encyclopédie soviétique. Les abominables reçurent l'ordre de couper et de détruire les pages qui le concernaient, l'échange de quoi on leur livrait (gratuitement) un nombre de pages identiques et de même numérotation, où se trouvait racontée en détail la prise de Béria, au printemps 1945, ce qui remplace avantageusement la louange de l'apostat. Et nos cocos de célébrer, avec une ferveur accrue, la pensée soviétique.

Il leur a fallu, dans une édition nouvelle de leur Encyclopédie, s'adapter encore une fois. Staline, après sa condamnation posthume, fut quelque peu réhabilité. On lui reconnut une valeur éminente comme « théoricien ». Puis, tout récemment, il fit l'objet d'un verdict sans recours. Sa mémoire vouée à l'exécration, et son cadavre qui tombait au rang de relique précieuse, livré de nuit aux déménageurs.

Aujourd'hui, c'est Khrouchtchev qui respire à son tour l'encens des dévotionnaires. Mais l'Ukrainien viendrait-il à glisser sur quelque pelure de banane, que les fidèles éclateraient en reproches et anathèmes. Les louanges monteront vers le vainqueur, qu'il s'agisse de Kalmouk analphabète, d'un chimiste de Bessarabie, ou d'un aimable-pète-sec bureaucratique issu des salons du parti.

Après tout, s'il plaît aux progrès et aux cocos de virer comme des girouettes au vent de la steppe, pis pour eux. Mais qu'ils se prétendent libres ou, comme ils disent, libérés, c'est une farce. Car enfin, ces gens nœuvrent au sifflet, comme des clowns de cirque tournant dans la steppe. Quand ils parlent de liberté, d'indépendance, on croirait écouter un jongleur qui disserte sur les couleurs.

Cassan

LE REPOS DU GUERRIER

Christiane Rochefort

A lire ce roman — un des meilleurs de l'époque — Montyon aurait été tenté de placer l'argent de son prix

de vertu, faute d'emploi, en rentes sur l'Etat. Et les lecteurs candides crient au dévergondage. Il n'en est rien. Entendons-nous : cette histoire de collage n'est pas à mettre entre toutes mains. Mais le collage change d'aspect, selon qu'il est raconté par un homme ou par une femme. Un écrivain du sexe fort (qu'il dit) ne voit dans la suite des événements que les effets de

l'intelligence et de la volonté. Il introduit dans ses récits les notions de faute et de mérite. Il explique ses héros par l'aveuglement de son époque ou par les faiblesses de son caractère. Preuves en soient Manon Lescaut, Adolphe, ou Werther (Et remarquez que ce sont là des confessions).

Tout cela, le roman féminin r

(Suite p